

■ Dans ma bouche

Cécile Marie / Quelles définitions donneriez-vous du dessin par rapport à votre travail, en quoi la pratique du dessin est-elle un élément constitutif de votre œuvre ?

Béatrice Cussol / S'agit-il d'une des formulations internes de la pensée ? Le dessin définit et constitue mon travail. Je définis le dessin en dessinant, je le découvre à chaque fois, je le redécouvre toujours quand je recommence à dessiner. Mon dessin n'est pas une bouche qui parle, mais j'y reste tout le temps. Je voudrais partir d'images qui me hantent et c'est ce que je fais.

C.M. / L'économie de moyen que représente le dessin est-elle un élément important dans le processus d'élaboration de votre projet, et quels sont les enjeux de vos choix esthétiques ?

B.C. / J'ai choisi le dessin pour sa rapidité, c'est vrai : quand j'ai commencé à dessiner, mais après ? Soudain je vois le dessin, et il me faut vite le dessiner avant que la vision ne s'échappe. « Bien que le lien de causalité soit distendu jusqu'à devenir irrational, il est resserré jusqu'à l'identité », ai-je lu quelque part, bien que celle de l'auteur s'écharpe ; un lecteur de Platon, sans doute. Oui, les phrases volent et se ravissent. Mais peindre est long, vous savez, et cinq jours passent jusqu'à finir.

Mon jeu joue des choix et « ravaille-toi grâce aux choix », demande ma vie, mais c'est un jeu sérieux auquel j'invite chacun.

Le dessin n'est pas fait non plus uniquement pour exprimer des idées rapides, mais pour se raconter de longues et inépuisables histoires, curieusement différentes à chaque fois qu'on revient vers le dessin.

C.M. / Comment s'articule la frontalité et la bi-dimensionnalité du dessin avec l'installation dans l'espace d'exposition que vous investissez au Triage ?

B.C. / Ah, voilà le châtiment qui attendait chacune de moi-même... Sweet Trash, tous les plans ne sont pas encore tagués, tu vois... Ce qu'on dit vraiment dans ces cas-là en général est très artificiel. Le mur sera ma page. Mais le mur, le savez-vous, est déjà ma page chaque jour, un certain mur de mon atelier où je dessine à la verticale ; ainsi donc ce ne sera pas un tel dépaysement. Dans le mur qui est la page comme d'une profondeur mienne, je ferai apparaître une zone, comme on fait apparaître un monde à partir d'une cellule, comme Darger des Viviane-girls à partir de la sienne ; et pousserai en mai hors de moi ma cellule rarement fragilisée par les alentours, comme pour faire sortir de soi en poussant quelque chose comme un être, une matière, un liquide, un argument, une loquète, des grumeaux, un propos, une histoire, un aveu ; jours et heures du sol au plafond, colorierai – chose délicieusement interdite – ma nouvelle chambre dès son aménagement.

C.M. / Pline l'Ancien relate l'ingéniosité et l'habileté du peintre Apelle dans sa « bataille des lignes » avec son rival Protogène. Compétition à l'origine du fameux « Nulla dies sine linea » (Pas un jour sans une ligne). Quelle histoire de la ligne se dessine à travers vos propositions ? Quelles sont les lignes singulières que vous nous proposez... Quels sont vos partis pris ?

B. C. / Je ne prends plus tellement de cocaïne et je ne choisis pas de faire quelque chose de singulier. Je reprends de vieilles choses, obsessions, tatouages, vignettes, et ça montre la vitalité et la permanence du mythe personnel difficile à cerner par une enceinte. La ligne, c'est ma manière à moi d'entrer en scène : à chaque jour ses actes de métépsychose ? Si on remonte à la source, d'une loqueteuse logorrhée d'images comme une sorte de diaporama avant l'endormissement j'appelle le trait pour le lendemain. La nuit parfois, oui, une ligne, alors, dans l'obscurité.

C.M. / Quel dialogue établissez-vous entre le langage directement issu du répertoire du dessin (traits, lignes, pictogrammes...) et les autres codes du langage et modalités de l'écriture ?

B. C. / On retombe dans le paradoxe du tout est hapax. Écriture et dessin ne se croisent pas. Ce que j'écris n'est pas simplement à lire, mais à voir. Le sens des phrases affleure aux bords des yeux comme une image visuelle, ou comme quand surgit, par visions, un souvenir. Alors que les dessins que je peins racontent des histoires. J'articule pas les différentes manières de pensées.

Par leurs sons, les mots font clignoter des images qui me renvoient à d'autres. C'est ainsi qu'on peut être mené à penser.

Un autre lien : ce sont les personnages qui sont au centre de la pensée du dessin et de la pensée de l'écriture. Plus qu'une énigme, je place au cœur du roman un personnage qui pense à la direction qu'il va prendre.

C.M. / La légende de Dibutade nous renvoie d'une part au dessin mural, d'autre part à une histoire d'amour. Qu'en est-il du dessin et de ses débordements dans votre pratique (humour, incongruité, etc.) ?

B. C. / Il doit y avoir une raison, perdue dans un avenir lointain au fait que non, à l'instar d'Angot, l'érotisme ne me regarde pas. Cela dit, chaque jour encore, on

phantasme le débordement, on rêve de glisser sur le mur, de traîner les yeux fermés un crayon à la main de murs en murs, de coller ses propres images dans les rames du métro, de faire déborder incognito l'écriture du roman et ses questionnements sur des sites internet en signant de son puissant pseudo de star... Mais j'aime la sagesse des délimitations du papier, bien rester à l'intérieur du champ, tracer des délinéations précises à main levée, bien ranger ses encres de couleurs, bien aligner ses crayons.

Une ombre au tableau : les histoires d'amour sont belles et bien présentes, et aussi les détails, camouflés sous les multiples emprunts, de la vie privée.

C.M. / Comment voyez-vous votre position en tant qu'artiste dans la société ?

B. C. / La femme que je suis d'abord, exigeante à l'égard d'elle-même, non endormie, est dans mes bras, au cœur de mes bras, dans les morsures de mes bras. Un peu pute, mais jamais soumise... Je la serre de près jusqu'à vouloir qu'en nous croisant on puisse y croire immédiatement. Mes héroïnes ont un genre et se donnent un genre qu'elles choisissent elles-mêmes. Elles jouissent d'une sorte de liberté idéale et absolue, rêvée. Rien n'existe en dehors d'elles-mêmes, d'où leur tranquillité. Elles fabriquent leur propre histoire de toutes pièces, sans générique ni paradoxal étiquetage queer. Personnellement, je fais toujours croire que je ne dis jamais rien, même si quelqu'un vend la mèche. Je faisais, et je ferai croire que je n'avais rien à dire. De tout façon, à chaque fois, tout est à refaire.

